

L'ALEPH QUIESCENT EN UGARITIQUE

Edward Lipiński

La quiescence de l'*aleph* fait partie de la série des phénomènes phonétiques qui sont communs aux langues sémitiques: l'*aleph* appartient au radical du verbe ou du nom, mais ne se prononce pas dans certaines formes de la flexion verbale ou nominale. L'*aleph* quiescent se rencontre en hébreu, surtout à la fin d'un mot qu'il aurait dû fermer, par exemple *māṣā*('), "il a trouvé"¹. En araméen, la quiescence de l'*aleph* en fin de syllabe et l'assimilation des verbes à troisième radicale *aleph* aux verbes faibles sont attestées dès le VIII^e siècle av.n.è.², ce qui permet de faire remonter ce phénomène au moins jusqu'au IX^e siècle, c'est-à-dire à l'époque des premières inscriptions araméennes connues. En arabe classique, l'*aleph* qui constitue la première radicale du verbe devient quiescent dans certaines formes, après la voyelle de la syllabe qu'il devait fermer, par exemple *'ā*(')*danu*, "je permettrai"³. Dans la langue non classique, c'est l'*aleph* constituant la troisième radicale du verbe qui devient quiescent, ainsi *nabbā*, "il a informé", au lieu de *nabba'a*, et le verbe en question se conjugue dès lors comme les verbes à troisième radicale faible⁴. En akkadien, l'*aleph* est généralement quiescent en fin de syllabe⁵, en particulier l'*aleph* original ('1) qui constitue la troisième radicale du verbe⁶, par exemple *malûm*, "être plein". Sans entrer dans la discussion des détails, qui n'auraient pas d'utilité immédiate pour notre propos, il suffira de constater ici que le phénomène de l'*aleph* quiescent est très répandu dans les langues sémitiques et qu'il apparaît notamment dans les verbes dont l'*aleph* constitue la troisième radicale. Il est donc probable à priori que le phénomène de la quiescence de l'*aleph* se manifeste aussi en ugaritique.

Au demeurant, il ne s'agit pas d'une hypothèse, puisque la situation est inéquivoque en cas d'orthographe phonétique, quand l'*aleph* quiescent n'est pas noté. Cela arrive notamment dans $mḥdy^7 = Māḥadiyu$, l'équivalent phonétique de $m'ahdy^8$, ou dans les formes prétérite $yš^9 = yaššu$ et jussive $tš^{10} = taššu$ du verbe $nš'$, "soulever", "porter", en arabe notamment $našu'a$, avec voyelle thématique u . Il est plus difficile de discerner les cas où l'*aleph* écrit $'a$, $'i$ ou $'u$ n'est pas prononcé, mais indique simplement les voyelles a , i/e ou u/o . Bien sûr, il ne fait guère de doute que le gentilice $m'ahdy$, attesté à côté de $mḥdy$, offre un exemple de cet emploi du graphème $'a$ prononcé simplement \bar{a} . Il en va de même de l'orthographe habituelle des formes $yš'u$ et $tš'u$, comparée à $yš$ et $tš$, d'où il ressort que le graphème $'u$ correspondait en l'occurrence à une prononciation u/\bar{u} .

La quiescence de l'*aleph* est en réalité beaucoup plus fréquente que ne pourraient le suggérer ces quelques exemples. Il n'est cependant pas possible d'étudier ce problème avec toute l'ampleur désirable dans les limites imparties à cet article. On se limitera pas conséquence à l'examen du statif/perfectif des verbes dont l'*aleph* constitue la troisième radicale, sans toutefois prétendre à être exhaustif et sans entrer dans la discussion des cas douteux.

C'est la 3^e pers. du masc. sing. qui est évidemment concernée en premier lieu. En effet, cette forme verbale ne se présentait pas en ugaritique sous la forme *qatala*, comme les ugaritologues le supposent d'ordinaire, mais bien sous la forme *qatal*, ainsi que le prouve la transcription syllabique des anthroponymes ugaritiques tels que *Ba^oal-malak*¹¹ ou *Naqam-(H)addu*¹². Il est vrai que l'anthroponymie préserve parfois des formes archaïques du langage, mais c'est précisément une raison supplémentaire pour la considérer, en l'occurrence, comme un point de référence sûr pour ce qui regarde la vocalisation des textes mythologiques et épiques d'Ugarit, puisqu'on admet communément que ces derniers reflètent un état de la langue plus ancien que les lettres et les documents administratifs ou économiques.

On relèvera donc les exemples suivants des formes verbales où le $'a$ final de la 3^e pers. du masc. sing. note un $-\bar{a}(')$:

$yš'a^{13} = yaš\bar{a}(')$, "il est sorti", cf. akk. $(w)as\bar{i}$, hébr. $y\bar{a}s\bar{a}(')$, arabe $wadu'a$.

$m\bar{l}'a^{14} = mal\bar{a}(')$, "il est plein", cf. aram. $m^el\bar{a}(')$ ¹⁵, akk. $mal\bar{i}$, hébr. $m\bar{a}l\bar{a}(')$,

arabe *malā'a*, non classique *malā*.

$m\dot{s}'a^{16} = maz\bar{a}(\dot{s})$, "il a rejoint", cf. aram. $m^e\dot{t}\bar{a}(\dot{s})$, akk. *maši*, hébr. *māšā(\dot{s})*.

$n\dot{s}'a^{17} = naš\bar{a}(\dot{s})$, "il tient élevé", cf. aram. $n^e\dot{s}\bar{a}(\dot{s})$, akk. *naši*, hébr. *nāšā(\dot{s})*, arabe *našu'a* ou *naša'a*, non classique *našā*.

$qr'a^{18} = qar\bar{a}(\dot{s})$, "il a appelé", aram. $q^e r\bar{a}(\dot{s})$, akk. *qeri*, hébr. *qārā(\dot{s})*, arabe *qara'a*, non classique *qarā*.

$\dot{s}n'a^{19} = šan\bar{a}(\dot{s})$, "il hait", cf. aram. $\dot{s}^e n\bar{a}(\dot{s})$, hébr. *šānē(\dot{s})*, arabe *šana'a*, non classique *šanā*.

$\dot{s}s'a^{20} = š\dot{o}s\bar{a}(\dot{s})$, "il a fait sortir", cf. aram. $\dot{s}^e\dot{s}i(\dot{s})$, akk. *šūsu*, hébr. *hōšī(\dot{s})*.

Le même usage du graphème 'a se retrouve à la 3^e pers. du fém. sing., où la racine verbale en -a' est suivie de la désinence féminine -at. Ceci donnerait une forme en -a'at, dont l'aleph intervocalique est cependant syncopé, tout en étant conservé dans l'écriture en qualité de graphème signifiant la racine. Le graphème 'a correspond dans ces cas à une prononciation ā. Relevons les exemples suivants:

$b'at^{21} = b\bar{a}(\dot{s})t$, "elle est venue", cf. akk. *bāt*, hébr. *bā(\dot{s}h)*, arabe *bawat*, avec l'abréviation de la voyelle en syllabe fermée.

$ys'at^{22} = yaš\bar{a}(\dot{s})t$, "elle est sortie", cf. akk. $(w)aš\bar{a}t$, hébr. *yāšā(\dot{s}h)*.

$kl'at^{23} = kal\bar{a}(\dot{s})t$, "elle a fermé", cf; aram. $k^e l\bar{a}(\dot{s})t$, akk. *kalāt*, hébr. *kālā(\dot{s}h)*, arabe *kalat*.

$ml'at^{24} = mal\bar{a}(\dot{s})t$, "elle est pleine", cf. aram. $m^e l\bar{a}(\dot{s})t$, akk. *malāt*, hébr. *mālā(\dot{s}h)*, arabe *malat*.

$n\dot{s}'at^{25} = naš\bar{a}(\dot{s})t$, "elle tient élevé", cf. aram. $n^e\dot{s}\bar{a}(\dot{s})t$, akk. *našāt*, hébr. *nāšā(\dot{s}h)*.

$qb'at^{26} = qab\bar{a}(\dot{s})t$, "elle a convoqué", cf. akk. *qabāt*.

$qr'at^{27} = qar\bar{a}(\dot{s})t$, "elle a appelé", cf. aram. $q^e r\bar{a}(\dot{s})t$, akk. *qerāt*, hébr. *qārā(\dot{s}h)*, arabe *qarat*.

$\dot{s}s'at^{28} = š\dot{o}s\bar{a}(\dot{s})t$, "elle a fait sortir", cf. akk. *šūšāt*, hébr. *hōšī\bar{a}(\dot{s}h)*.

À la 1^{re} pers. du sing., à la 2^e pers. du fém. sing., ainsi qu'à la 2^e pers. du masc. et fém. plur. du statif/perfectif, c'est le graphème 'i qui rend la voyelle ē, qui provient par contraction de la diphtongue -ay- précédant les désinences consonantiques en -t-, à savoir -ti (1^{re} pers. du sing. et 2^e pers. du fém. sing.), -tumū (2^e

pers. du masc. plur.), *-tina* (2^e pers. du fém. plur.). La situation est exactement la même qu'en araméen et en arabe, lorsque le verbe à troisième radicale *aleph* se conjugue comme un verbe faible. En araméen, les graphies parallèles *mt' t*²⁹ et *mtt*³⁰, "elle est arrivée", indiquent une prononciation *m^etāt*, mais *na-šá-a-a-tú*³¹ et *nš'yt*³², "j'ai soulevé", attestent la prononciation *našayt* > *n^ešēt*. En arabe, l'adjonction des désinences personnelles au radical des verbes faibles donne, par exemple, les formes *ramat* (3^e pers. du fém. sing.), mais *ramayta* (2^e pers. du masc. sing.), *ramayti* (2^e pers. du fém. sing.), *ramaytu* (1^e pers. du sing.), *ramaytum* (2^e pers. du masc. plur.), *ramaytunna* (2^e pers. du fém. plur.)³³. Comme les diphtongues se contractent en ugaritique, on y articulait partout *ē* < *ay*, indiqué par le graphème 'i dans les verbes ayant un *aleph* comme troisième radicale.

On remarquera que l'akkadien de Mari offre des formes identiques dans les verbes à troisième radicale faible, où la désinence du statif est contractée en *-ēku* (1^e pers. du sing.), par exemple *nadēku*, "je suis négligent", *-ēt* ou *-ēta* (2^e pers. du masc. sing.), par exemple *hadēt*, "tu te réjouis", *-ēt* (3^e pers. du fém. sing.), par exemple *rabēt*, "elle est grande", *-ētunu* (2^e pers. du masc. plur.), par exemple *kalētunu*, "vous retenez"³⁴. A. Finet explique ces formes par la contraction de la voyelle finale *-i* du radical verbal avec la voyelle *-ā-* de la désinence du statif, soit *i'ā* > *t* ou *ē*³⁵. Dès le V^e siècle av.n.è., les formes contractées en *ē* sont reconnaissables aussi en araméen dans les verbes à troisième radicale *aleph*. C'est ainsi que l'existence des graphies parallèles *šn' t*³⁶ et *šnyt*³⁷, "je hais", reflète une prononciation *šanēt* > *š^enēt*.

En ugaritique on peut relever les exemples suivants des formes en question:

*yr' itn*³⁸ = *yarē(')tina*, "vous craignez", cf. hébr. *y^erā(')ten* ou *y^erē(')ten*.

*nš' it*³⁹ = *našē(')ti*, "je tiens élevé"; cf. aram. *n^ešē(')t*, akk. mariote *našēku*, hébr. *nāšā(')ti*.

*gm' it*⁴⁰ = *gamē(')ti*, "tu as soif", cf. akk. mariote *šamēti*, hébr. *šāmē(')ti*, arabe *zamiyty*.

*qb' itm*⁴¹ = *qabē(')tummu*, "vous avez convoqué", cf. akk. mariote *qabētunu*.

*qr' itm*⁴² = *qarē(')tummu*, "vous avez appelé", cf. aram. *q^erē(')tūn*, akk. mariote *qerētunu*, hébr. *q^erā(')tem*, arabe *qaraytum*.

La 3^e pers. du masc. plur. est indiquée par le graphème 'u qui indique la désinence -ū du pluriel, l'aleph étant très probablement quiescent comme dans les autres langues sémitiques:

$nš'u^{h3} = naš(')ū$, "ils tiennent élevé", cf. aram. $nēšš$, akk. $našū$, hébr. $nāš(')ū$, arabe $našū$.

Cette brève contribution n'a pas la prétention de présenter l'ensemble du problème de l'aleph quiescent en ugaritique et de l'emploi des graphèmes 'a, 'i et 'u, à la fois, comme *matres lectionis* et comme éléments signifiants de la racine. Elle veut simplement attirer l'attention sur l'importance d'une approche plus réaliste et moins mécanique des questions linguistiques⁴⁴. Elle a visé en particulier à faire saisir que l'orthographe et l'articulation sont deux choses distinctes, bien que corrélatives, et, pour ce faire, elle s'est efforcée de montrer combien il est impérieux de tenir compte de toutes les données disponibles, notamment de celles de l'onomastique, et d'étudier la morphologie et la prononciation de l'ugaritique à la lumière des tendances morphologiques et phonétiques qui sont communes à un grand nombre de langues sémitiques.

-
- 1) Toutes les grammaires traitent de ce phénomène phonétique. On trouvera un exposé particulièrement clair et concis dans J.P. Lettinga, *Grammaire de l'hébreu biblique* (trad. par A. et A. Schoors), Leiden 1980, 28, § 12b-e.
 - 2) K. Beyer, *Die aramäischen Texte vom Toten Meer*, Göttingen 1984, 104-106, cf. 99 et 481-82.
 - 3) W. Fischer, *Grammatik des klassischen Arabisch*, Wiesbaden 1972, 113, § 237.
 - 4) *Ibid.*, § 237, Anm. 3.
 - 5) GAG², 26, § 24.
 - 6) *Ibid.*, 133, § 99a, et 147, § 105c.
 - 7) PRU 5, 14, 17=KTU 4.635:17. C'est le gentilice formé à partir du toponyme $Mā(')-ḥadu$, attesté en écriture syllabique, au génitif, sous la forme $urūMa-a-ḥa-di$ (RS 15.09, A, 6, dans PRU 3, p. 195), et pas $urūMa-a-ḥa-di$, et en écriture alphabétique sous la graphie $m'ahdh$ (PRU 2, 90, 5=KTU 4.149:5), avec l'enclitique $-h$ de direction. C'est l'ancien port d'Ugarit, probablement l'actuel Minet el-Beida;

cf. M. Astour, Ma'hadu, *the Harbour of Ugarit*: JESHO, 13 (1970), 113-27.

- 8) PRU 2, 59,1=KTU 4.263:1; PRU 2, 134,3=KTU 4.181:3. On rencontre aussi la forme *m'ihdy* = *Mi(°)hadiyu* (PRU 5,16,I,1=KTU 4.611:1; PRU 5,17,1=KTU 4.383:1; RIH 83/12:3 [CRAI, 1984, 430]; RIH 83/50:1 [CRAI, 1984, 418, n.28, et 427]), qui résulte d'une dissimilation/assimilation des voyelles *a-a-i>i-a-i*, tout comme dans *Madantiy*, qui provient de *Maḏṭna*, "Médine", par un processus semblable de dissimilation/assimilation des voyelles. Par conséquent, *mḥdy* pourrait se prononcer aussi *Mḥhadiyu*.
- 9) CTA 23:36=KTU 1.23:36.
- 10) CTA 14 III 116=KTU 1.14 III 12.
- 11) RS 16.283,7 et 12 (PRU 3, p.74 et pl. XCII): ^dIM-ma-lak.
- 12) RS 15.42+110,I,9 (PRU 3, p.196 et pl. XVI): Na-qa-ma-du.
- 13) CTA 2 IV 6=KTU 1.2 IV 6; CTA 147:1=KTU 4.43:1; PRU 5,100,21=KTU 4.341:21, etc.
- 14) CTA 27:10=KTU 1.45:10: *bk.ml'a*, "la phiale est pleine". Pour le mot *bk*, "phiale", qui apparaît aussi dans CTA 3 A 12=KTU 1.3 I 12 et CTA 4 IV 37=KTU 1.4 IV 37, cf. E. Lipiński, *Banquet en l'honneur de Baal*: UF, 2 (1970), 75-88 (voir 81).
- 15) Nous transcrivons l'araméen avec la réduction de la première voyelle du verbe, telle qu'elle apparaît dans les manuscrits du Haut Moyen Âge. Il est certain que cette réduction n'était pas encore réalisée au I^{er} millénaire av.n.è., ce qui rendait les formes araméennes pratiquement identiques à celles de l'ugaritique. La réduction des voyelles en araméen n'arrive à son terme et n'acquiert une valeur phonémique que vers la première moitié du III^e siècle de notre ère, comme l'a montré K. Beyer, *op.cit.* (n.2), 128-36; cf. aussi R. Machuc, *Grammatik des samaritanischen Aramäisch*, Berlin 1982, 61-67. Les premiers symptômes de ce processus peuvent cependant remonter à la seconde moitié du I^{er} millénaire av.n.è., ainsi que le suggère S.A. Kaufman, *The History of Aramaic Vowel Reduction*, dans M. Sokoloff (éd.), *Arameans, Aramaic and the Aramaic Literary Tradition*, Ramat Gan 1983, 47-55; id., *On Vowel Reduction in Aramaic*: JAOS, 104 (1984), 87-95. La réduction des voyelles en hébreu biblique, accomplie sous l'influence de l'araméen, n'eut lieu qu'au V^e siècle de notre ère d'après T. Harviainen, *On Vowel Reduction in Hebrew*: OrSuec, 33-35 (1984-86), 167-74. Nous suivons néanmoins cette vocalisation médiévale, devenue traditionnelle.
- 16) CTA 12 II 51-52=KTU 1.12 II 50-51.
- 17) CTA 14 IV 167=KTU 1.14 IV 4.
- 18) CTA 35:7=KTU 1.41:7; ACF, 75 (1974-75), 427-28= U 7, pl. VII-VIII=KTU 1.161:4-8.11-12.
- 19) CTA 4 III 17=KTU 1.4 III 17.
- 20) PRU 2,121,10=KTU 4.145:10.

- 21) CTA 19 IV 213-214=KTU 1.19 IV 51-52.
- 22) CTA 16 I 51=KTU 1.16 I 51; CTA 18 IV 36=KTU 1.18 IV 36.
- 23) CTA 3 II 3=KTU 1.3 II 3; CTA 7 II 24=KTU 1.7:36.
- 24) CTA 10 II 9.12=KTU 1.10 II 9.12.
- 25) PRU 5,1, rev. 5=KTU 1.92:27.
- 26) CTA 6 VI 39=KTU 1.6 VI 40, passage très lacuneux.
- 27) U 5, p.499, ligne 2=KTU 1.116:2.
- 28) CTA 19 II 87.91=KTU 1.19 II 38.42.
- 29) A.Cowley, *Aramaic Papyri of the Fifth Century B.C.*, Oxford 1923, n°41,2; E. Sachau, *Aramäische Papyrus und Ostraka*, Leipzig 1911, n°76, pl.63, I A 3.
- 30) A.Cowley, *op.cit.*, n^{OS} 1,4; 10,6.
- 31) A.Dupont-Sommer, *La tablette cunéiforme araméenne de Warka*: RA, 39 (1942-44), 35-62, voir lignes 1, 27, 32.
- 32) Proverbes d'Ahîqar 29-30; cf. A.Cowley, *op.cit.*, (n.29), 216, lignes 111-112.
- 33) W.Fischer, *op.cit.* (n.3), p.120, § 252.
- 34) A.Finet, *L'accadien des lettres de Mari*, Bruxelles 1956, 166-68.
- 35) *Ibid.*, 9, § 6d.
- 36) A.Cowley, *op.cit.*, n^{OS} 15, 23.27; E.G.Kraeling, *The Brooklyn Museum Aramaic Papyri*, New Haven 1953, n° 2, 7.9.
- 37) *Ibid.*, n^{OS} 7, 21.25.
- 38) PRU 2, 2,42=KTU 2.31:44.
- 39) PRU 2, 2,15 (nš'î[*t*]) =KTU 2.31:17 (nš'î).
- 40) CTA 4 IV 34=KTU 1.4 IV 34.
- 41) ACF, 75 (1974-75), 427-28= U 7, pl. VII-VIII=KTU 1.161:3.10.
- 42) *Ibid.*, lignes 2 et 9.
- 43) CTA 16 III 12=KTU 1.16 III 12.
- 44) L'étude très systématique de E.Verreet, *Das silbenschiessende Aleph im Ugaritischen*: UF, 15 (1983), 223-58, basée sur sa dissertation inédite *De vocaal-loze alef in het Ugaritisch*, Leuven 1981, aboutit à des résultats très différents de ceux que l'on a esquissés ci-dessus, mais elle part d'un postulat, que nous considérons comme erroné du point de vue de la linguistique sémitique comparée. Avec nombre d'ugaritologues, en effet, Verreet suppose que les trois graphèmes de l'aleph notaient, à de très rares exceptions près, une consonne réellement prononcée et suivie de la voyelle concomitante, sauf dans le cas du graphème 'î qui pouvait indiquer aussi un aleph non suivi de voyelle.